

ques, livrées aux intempéries des boîtes du bouquiniste, nous rencontrons des beautés incomparables. Pourquoi ne pas leur donner une dernière chance, les livrer à votre jugement ? C'est peu commercial. Tant pis ! ou tant mieux.

Autour de Nodier gravitent deux personnalités qui méritent, Gleizes d'être lu pour sa qualité littéraire, et Maurice Quai pour sa folie artiste. Deux personnes à qui nous ouvrons deux chapitres.



## UN ECOLOGISTE AVANT L'HEURE JEAN-ANTOINE GLEIZES

Le "Méditateur" Charles Nodier rencontre Maurice Quai et la douce apparition lunaire, Lucile, dans le cadre des "Primitifs"; il y fait une autre connaissance utile en la personne de Jean-Antoine Gleizes (1) qui donne un corps de doctrine à la secte.

Gleizes mérite d'être étudié à plusieurs titres : poète et littérateur, il présage le romantisme, philosophe et créateur d'un oecuménisme religieux, il préfigure les grandes interrogations du XIXe siècle, prêtre et militant exemplaire du régime végétarien et du respect des équilibres naturels, il distance d'un siècle et plus l'écologie. Pré-romantique, il publie dans un style en avant-goût de Chateaubriand, des ouvrages dont les titres seuls indiquent la tendance : Mélancolie d'un solitaire (1794), Les Nuits Elyséennes, Didot (1800), Les Agrestes, (1805).

---

(1) Auguste Viatte dans son ouvrage: Les sources occultes du romantisme, le prénom par erreur Auguste.

En 1830, il concurrence directement l'auteur d'Atala, en révélant les beautés cachées de la Religion, et c'est : Le Christianisme expliqué ou le véritable esprit de ce culte méconnu jusqu'à ce jour. Pendant que les "politiques" s'exterminent pour imposer la meilleure constitution, s'entretuent pour la "charte" ou la liberté de la presse, lui, remonte à la source évangélique. La révolution avait déclaré la guerre à la "superstition", elle était venue facilement à bout de la portion humaine et matérielle de l'Eglise; le clergé, exilé, percé de piques, ou rallié aux nouveaux maîtres était rayé de la carte; le vent de 93 avait renversé les autels et les pertes étaient lourdes parmi les saints gardant les portes de nos cathédrales.

On n'efface pas d'un revers de sabre, deux mille ans de culte.

Sous forme de minerais méconnaissables, le christianisme refaisait surface. En d'étranges alliages, il s'accotait à des cultes jadis ennemis, à la politique, à l'histoire, à la révolution même, à l'anarchie. Aucun novateur d'alors qui ne le mêlât à ses confuses idées. Détruite, l'Eglise devint archaïsme, elle fait figure d'antique, elle ressuscite le troisième jour dans son corps glorieux plus poétique, mythologique, qu'en terme exact de la foi.

Gleizes ne fait pas exception, il nous explique les deux Testaments que nous avons lus trop distraitemment. Son exégèse s'appuie sur les prémices de la Genèse. Dieu créa Adam et Eve au coeur d'un jardin, "in horto paradisi", avec des légumes, des fruits et des fleurs à profusion. Les animaux y vivaient en bonne intelligence sans qu'aucun ne convoitât la chair de l'autre, la gazelle et le lion s'y nourrissaient comme la tourterelle et l'agneau et venaient se désaltérer au même lac tranquille, ce qui explique la calme et la paix de cet Eden. Gleizes explique ensuite ce que les plus perspicaces exégètes bibliques ne peuvent faire en

termes intelligibles : la faute d'Eve. Dieu n'a pu interdire aucun fruit, ce que nous traduisons par "pomme" dans un hébreu mal compris, n'est pas d'ordre végétal. Le mal n'a pu entrer dans la création que par le meurtre. Pour Gleizes, c'est la racine de tout mal. Sur le plus bel arbre du Paradis des fruits merveilleux mûrissent sous le soleil de justice. Un bel oiseau vient et va, s'envole de branche en branche, le bel oiseau de paradis au plumage le plus appétissant du Jardin divin. Le serpent est là pour conseiller Eve : "Ce fruit vole et tu ne peux l'atteindre car si tu le pouvais, vous seriez toi et ton mari comme des dieux, si tu le permets, je t'aide et tu pourras l'attraper". L'oiseau tomba dans le piège tendu par le serpent qui, déjà, était un malin. Eve appela son époux inquiet devant ce fruit vivant, il l'immobilisa en coupant le cou au splendide volatile et... le sang se répandit sur la terre. Le ciel s'obscurcit. Une épée flamboyante se mit à resplendir dans la nuit, montrant le signe de violence et ils furent chassés, car le sang souille, rend impraticable les Paradis, rend impossible la paix sur terre et dans les cieux.

Gleizes pour un peu nous eût convaincu.

Son explication est des plus logiques, même conduite à ses conséquences ultimes : le désordre de la création c'est le crime, non seulement ce que la loi des hommes nomme tel : le crime consanguin, le crime fratricide, parricide, mais tous les crimes de sang. Dans la vraie paix, chacun cesse de convoiter la vie de l'autre, que cet autre soit : agneau, poularde, moucheron ou fantassin de l'armée d'en face.

Gleizes prend position dans toutes les situations de la vie dès que le sang coule, c'est une obsession, le tourment de sa vie, et le fondement de sa philosophie. Conforme à l'ancien Testament, il pense que le sang véhicule la vie, le faire volontairement couler équivaut à choisir la mort.

Jean-Antoine naquit avec la philanthropie dans les veines. Il se sentit de bonne heure une vocation; il voulut aider les hommes, les secourir, naturellement, il choisit d'être médecin pour assister son prochain, lui apporter son soutien amical et, si possible, le guérir. Ayant accompli de brillantes études au collège de Sorèze, il s'inscrit à Montpellier pour faire sa médecine. A la première dissection, son irrésistible horreur : la vue du sang lui rend la carrière impraticable.

Il crut voir dans la république naissante l'aube de l'humanité se lever. A seize ans, il applaudit à la prise de la Bastille; enfin les hommes égaux allaient s'aimer. Nouvelle grande déception, la révolution se révèle une grande bouchère, le couteau de Samson retombe sans relâche sur les têtes les plus chaudes; le Moloch, non content de sacrifier "les ennemis du peuple" immole ses plus chers enfants. Jean-Antoine en a la nausée, il détourne indigné les yeux de ce féroce abattoir. Bonaparte lui succède, plus cruel, plus meurtrier que cent girondins. Le règne napoléonien est un temps cruel à soutenir; on pavoise pour ses victoires : Austerlitz, Wagram. Gleizes n'en voit que le prix du sang : tant de canonniers, tant de fantassins, tant de cavaliers et leurs montures.

La tendresse de Jean-Antoine déborde le genre humain, il vomit le petit Corse, pareillement il vomissait son ennemi l'Anglais qui consume d'infâmes viandes rouges. Il eût transigé pour un jour avec sa doctrine, si l'Anglais avait cohabité à Sainte-Hélène avec l'empereur déchu, il eût volontiers fait sauter l'île, il eût volontiers mis le feu lui-même à la mèche. Nous ne lui connaissons que deux haines, uniquement parce qu'elles s'adressent à des êtres haineux.

Le genre humain lui semble n'avoir qu'une vocation : la pureté dans l'abstinence. "Tout homme est appelé à la sainteté", la méconnaissance de cette évidence mystique a désaxé jus-

qu'aux religions les plus belles, qui n'ont pas su aller jusqu'au cœur de leur pure beauté. Le peuple hébreu interprète mal la parole de Dieu, il sacrifie sur ses autels le boeuf, le bouc et la blanche colombe, il célèbre la Pâque en immolant l'agneau sans tache qu'il accommode d'herbes amères. Que ne voit-il pas là le signe ? l'herbe amère du remord le poursuivra jusqu'à ce qu'il réalise le crime parfait : l'Agneau immolé sur la croix. Les hommes n'écoutent pas les prophètes, ne savent pas interpréter les signes célestes, Gleizes le sait mieux que personne.

Ils n'ont pas compris le sens profond du crime de Caïn; après le crime de l'Eden qui nous chasse du Paradis en nous faisant entrer dans la souffrance, la maladie et la mort qui pénètre en nous avec le sang des bêtes, l'assassinat d'Abel sépare le genre humain en deux clans - fort inégaux par ailleurs - celui des meurtriers, des bourreaux et leurs aides, les violents qui tuent, et celui des victimes, les doux, les bucoliques, les poètes qui se nourrissent du sang végétal de la vigne et du bon froment. Comment pouvaient-ils comprendre, ces brutaux, le message évangélique ? Le Fils de Dieu accepta l'incarnation pour livrer aux hommes de bonne volonté le douloureux secret : "Celui qui se servira de l'épée - fut-ce un couteau de boucher - périra par l'épée". Le Rédempteur permit que le dernier sacrifice se réalisât sur sa Divine Personne. Il est venu pour dire à ses disciples en leur désignant le pain : Ceci est mon corps - voilà la chair que vous mangerez dorénavant - et leur désignant le vin : Ceci est mon sang - voilà le seul sang que vous ferez couler à l'avenir". Ses disciples ont préféré limiter les divines recommandations de la Cène, à une page du rituel. L'interprétation ne manque pas de profonde vérité ni de réelles beautés. Celui qui est venu pour prêcher la bonté, présage un monde où l'on ne tuera plus. Celui qui a dit à Pierre "Tu étais pêcheur, sois maintenant pêcheur d'hommes", autrement dit substitue à ton

métier de tueur pour nourrir les hommes, celui de leur ouvrir le ciel par la nourriture qui ne périt pas : La parole de douceur éternelle".

La dernière conséquence du christianisme impose aux fidèles de ne point immoler d'animaux dans son temple, le chrétien ne doit pas tuer dans sa maison des bêtes sans défense, ni consommer leur cadavre, ni réaliser sur leurs corps des prouesses d'accommodement culinaire avec des sauces et des condiments. La bonne Nouvelle est enfin proclamée, réunissons les sectes dissidentes devant une table chargée de fruits et d'herbes succulentes.

Gleizes n'était pas uniquement un dogmatique, il devient un pratiquant.

Nouveau Saint-François, non content de les aimer, non content de ne plus porter une main fratricide sur les bêtes du bon Dieu, il se sentit coupable par complicité. Ses yeux déssillés s'ouvrent sur une évidence : "Celui qui mange de la viande ne prête-t-il pas en quelque sorte ses dents au boucher pour déchirer la victime ? Peu à peu sa nature se modifie. Lui qui avait jusqu'à ce jour vécu auprès d'infâmes carnivores, se désintoxique si bien que la moindre "odeur de chair cuite produisait sur ses nerfs délicats une impression pénible". Il réalise que l'art de la cuisine carnassée n'est que l'abjecte technique pour déguiser la corruption des chairs pantelantes. Sa vision gagne l'entière création, eschatologiquement, il voit dans une lumière angoissante "les amateurs de bonne chair en réprouvés mangeant leur propre mort".

Cet homme délicat et sensible ne supporta plus la compagnie des hommes. Comme Zarathoustra, il lui fallut trouver une retraite qui lui permit de méditer et d'écrire. Possesseur d'un petit domaine dans le midi de la France, il s'y retira, pour le bonheur de la population rurale, de la faune locale dont il épargnait la vie, et de son cheval de selle dont il épargnait la



peine: "Ces chevaux qu'il montait ne pouvaient plus être montés par d'autres; il les respectait trop, comme on pense bien, pour faire usage vis à vis d'eux de l'éperon et de la housine, "où irons-nous aujourd'hui ?" semblait-il leur dire dans un regard caressant, et ils le menaient là où ils voulaient. Cet esprit de confraternité pour tous les êtres de la nature fit bientôt de l'inoffensif rêveur un homme à part" (2)

En 1794, il épousa Melle Aglaé Angliviel de la Baumelle, la fille du littérateur, (3) leur union fut en tout point exemplaire, entre une compagne dévouée et un homme si doux, les nuages persistent peu. Elle n'adhérait pas au perpétuel jeûne de son époux, l'heure de la table sonnait un provisoire divorce; elle continuait de son côté à dévorer des mets abominables, lui, préparait religieusement sa végétale pitance: "Les herbes accommodées par ses soins exhalaient un parfum d'innocence ... il éprouvait à les manger, une jouissance fine et délicate inconnue aux gourmets de chair".

Les quarante dernières années de sa vie furent honorées de ce carême gourmand dans son château de Nogarède, près de Mazères dans l'Arriège. Cet isolement a nuï à sa carrière d'écrivain. Jean-Antoine Gleizes, auteur captivant, n'est pas un plumitif quelconque; noyées dans un lyrisme poétique de bon aloi, ses divagations philosophiques et religieuses ne nous sont pas assénées dans une rhétorique accablante. Gleizes, effacé, peu friand de gloire et de titres, doit être réintégré dans l'histoire des lettres. Plus d'un jeune romantique lut son style précurseur, sans toujours citer ses sources. Nodier, lui, avouait sa dépendance d'idée, Les Nuits Ellyséennes était son livre de chevet.

Gleizes trouva des alliés inespérés pour le

---

(2) Revue des Deux Mondes, 1.9.1846

(3) Biographie Universelle Michaux.

combat végétarien, les dominicains nouvellement réorganisés dans leurs monastères par le Père Lacordaire ne vivaient que de fruits et de légumes, ainsi que la plupart des ordres religieux renaissants; plus, faut-il le dire, par esprit de mortification et d'économie que par principe thalysien.

L'apostolat végétarien se buta sur l'entêtement des fronts illustres: Chateaubriand, Lamartine, Lamennais, qui firent la sourde oreille et restèrent fidèles à leur alimentation carnée. L'auteur malchanceux était persuadé qu'ils perdaient gros et que le régime qu'il leur proposait: "aurait communiqué à ces nobles intelligences un degré d'élévation de plus". Les grands exemples ne servaient à rien: le Cardinal de Bernis avait horreur des viandes, l'aversion de Jean-Jacques pour la chair était connue, et Bernardin de Saint-Pierre pendant dix ans s'était confié au régime des végétaux, dix ans où il produisit ses chefs-d'oeuvre. Byron fut végétarien et Lady Stanhope ne vivait que de racines et bien d'autres exemples tirés de l'histoire et de la littérature ne purent convaincre ses contemporains. Il ne se rencontra guère "parmi les vivants que Nodier qui rêvât le monde où l'on ne verserait pas le sang". (4)

Rejoignant le mythe et du Paradis perdu et du bon sauvage, Gleizes souffrant dans un monde violent, aspirait à l'innocence primitive. Avec Nodier, il fuyait le réel par trop affreux pour se réfugier dans le mystère consolateur, dans le lyrisme poétique qui rejoint l'humain dans la sphère la plus haute de son être. Il n'en reste pas là. Il n'est pas de ceux qui vivent dans un perpétuel rêve, ceux qui prêchent la fraternité universelle dans une prose abstraite et sont dans leur vie privée si peu édifiants. Comme le savant peu sûr de son traitement miracle l'essaie sur lui-même, croyant que

---

(4) Revue des Deux Mondes.

la sagesse comme la charité bien ordonnée commence par soi-même. Gleizes s'astreint à l'ascèse qu'il recommande, au régime draconien qu'il prône. L'expérience et la sincérité donnent du corps à son talent d'écrivain. Nous prêchant la pureté, il appelle les images pures. Il fuit l'abstraction, il travaille l'imagination plus que l'entendement.

Les philosophes professionnels ont ri de ses travaux, ils ne l'ont pas suivi sur le chemin de la parabole et de la fantaisie convoquées pour le besoin de sa théorie. Il savait que les poètes le suivraient avant les philosophes. C'est à eux qu'il s'adresse dans Sélèna, nouvelle version des Nuits Elyséennes (5). Sélèna, fille de la lune, représente l'idéal de pureté aussi "le sang ne s'était jamais approché des lèvres de la jeune vierge (...) Son père sage vieillard, avait nourri ses filles du lait de la nature, et il les vit grandir parmi les fleurs". Le sous-titre ou la famille samanéenne rappelle l'ancien culte du soleil "Sana". L'auteur s'identifie à ce "noble vieillard" et la "solitude du Liban" ressemble à s'y méprendre à un coin de l'Ariège. Le vieillard - vieillard car il a beaucoup vécu, beaucoup pensé - enseigne une doctrine que nous connaissons, fondée sur les rapports visibles de l'homme avec la nature, des rapports qui doivent être tendres et amicaux, rompant avec cette tradition de l'homme agressif conquérant, violant le "temple de l'harmonie universelle".

L'auteur illustre le péché d'Adam et l'introduction du mal dans la nature par cette parabole : une blanche colombe couve, le temps qu'elle aille se désaltérer à la source pure qui coule proche, un serpent glisse dans son nid ses propres oeufs; l'innocente colombe immaculée vient reprendre innocemment sa couvée.

---

(5) Les Nuits Elyséennes, Edt, 1800  
Sélèna, Edt, 1838

Ainsi, c'est l'innocence qui dans son ignorance propage le mal, croyant agir pour le bien de sa descendance. Certes, Gleizes n'est pas le seul à rêver d'un monde régénéré mêlant en des proportions diverses la poésie, la religion et la réconciliation de la société avec l'ordre naturel, le suivent ou le précédent : Balanche, Chateaubriand, Maistre, Saint-Simon, Buchez, Lamennais, Bonald, Blanc de Saint-Bonnet et d'autres que nous rencontrerons sur notre route.

L'auteur de Sélèna jugea que cette bluette n'était pas suffisante pour éclairer toute sa pensée. Il entreprit un grand ouvrage : Thalysie ou la nouvelle existence (6). "Les anciens nommaient Thalysie les offrandes de fruits et de blé qu'on faisait aux dieux pendant les fêtes aïréennes célébrées par les laboureurs en l'honneur de Bacchus et de Cérès. L'auteur prétendait, en effet, ramener sur la terre le culte de la bonne déesse qui tient les épis dans sa main. Ses pleines mamelles étaient le signe de l'abondance et de la fécondité que le régime végétal devait établir parmi les hommes" (7)

L'auteur - en cela différent des romantiques qui le suivent - était foncièrement optimiste malgré le bilan noir de la société actuelle. Il croyait à la possibilité d'un retour à l'âge d'or. Il ne croit pas à une nature marâtre; nous l'agressons, nous la blessons, nous tuons sans pitié ses enfants, nous dérangeons ses plans, rompons ses équilibres; en état de légitime défense, elle lâche sur nous ses foudres meurtrières. Cessons de l'affronter et de la corrompre, déclarons-lui la paix et nous entrons dans l'âge d'or. Les partisans de l'armistice se reconnaîtrons à ce geste : ils ne mangeront plus de viande. "Si l'homme rit peu, s'il souffre beaucoup, s'il meurt sans espérance, c'est la faute de ce couteau tiède qu'il plon-

---

(6) Paru en 3 volumes (1840-41-42)

(7) RDDM, op. cit.

ge sans cesse dans le sein des autres créatures. Tandis que les philosophes et les socialistes modernes s'ingéniaient à bâtir sur le sable l'édifice du perfectionnement de l'espèce humaine, l'auteur de Thalysie ramenait le problème à des termes plus simples : Ne mangez plus de viande, venait-il dire, et tous les maux dont vous vous plaignez, auxquels vous cherchez depuis si longtemps un remède, tous ces maux plus anciens que le monde, disparaîtraient devant le régime nouveau, le régime des herbes, comme le brouillard du matin fuit devant la face du soleil".

Voyez ces socialistes impuissants, ils veulent changer le régime de gouvernement alors qu'il est si simple de modifier le régime alimentaire, les hommes n'agiront plus entre eux comme des tigres altérés de sang, ils seraient semblables à Sélena (8), cette pure apparition lunaire, et à ce vieillard qui, du fond de son Liban, vivant de dattes et d'eau pure, régénère le monde sanguinaire.

Gleizes était certes un poète, il était aussi un savant, il avait fait ses premières études de médecine, et employait sa solitude à s'instruire dans les livres et au contact de la nature. Sa théorie du végétarisme était morale, elle devait modifier la conscience de l'homme, elle avait aussi une base purement biologique. Il pensait que "le vrai et le juste s'insinuent dans notre organisation intime avec le suc des végétaux". De là, il bâtit toute une théorie de la conformité, le végétarisme amène à l'immortalité, le carnassier se voue à la mort en ingurgitant la mort dans son organisme. La mort violente n'est pas d'institution divine, c'est l'homme qui est l'ouvrier de la mort. "Le mauvais exemple de l'homme a bien été aussi pour

---

(8) Sélena ne ressemble-t-elle pas à Mme Franque la douce Lucile. Gleizes l'a bien connue dans le cercle des penseurs.

quelque chose dans cette démoralisation des animaux. Si l'ours se permet maintenant de dérober ça et là de timides brebis, c'est qu'il a respiré la fumée de nos repas".

Les alchimistes tracèrent la voie à la chimie, Gleizes montre le chemin à une biologie moderne, à une thérapie par les plantes. Sans reculer devant l'hyperbole, Gleizes supposait aux végétaux eux-mêmes des passions et des sentiments : il engageait par exemple ses disciples à se tenir en garde contre la colère du persil, de l'ail et de l'oignon (...) Il existe en nous des liens avec la terre et ses productions; de là, cette langueur qui suit l'éloignement des climats où nous avons ouvert les yeux et la privation de ces dons premiers de la nature. (...) L'ordre de nos pensées est en rapport avec les fleurs que nous respirons, les arbres sous lesquels nous aimons à nous abriter, les herbes de la terre que nous avons l'habitude de préparer pour notre table. La châtaigne, ce pain des forêts, l'angélique, cette nourriture des anges et des femmes (...) quel charme de manger en tête à tête avec sa maîtresse de la salade et des fraises au bord d'un ruisseau : les fruits ne sont-ils pas la nourriture qui se rapproche le plus du ciel ? (...)

Il attribuait également aux parfums répandus à la surface de la terre les facultés de l'esprit, surtout les facultés délicates et poétiques. Sans la violette, cette fleur toute gauloise, nous n'eussions jamais eu La Fontaine. Ce sont les fleurs des champs qui font épanouir chez l'homme le sentiment et la vertu (...) Si l'on ne vendait plus de bouquets au coin des rues, Paris ferait horreur à Sodome et serait bientôt brûlé comme la cité maudite". (9) Si des peuples sont arriérés et balourds, il faut attribuer ces tares à leur alimentation, comme l'anglais et certains campagnards qui se gavent

---

(9) RDDM : op. cit.



de ce tubercule malsain : la pomme de terre.

Gleizes innove aussi en ouvrant des vues sur la physiognomonie. L'alimentation modifie le caractère et l'aspect physique des individus : "Les bouchers, les charcutiers ont absolument tous les caractères qui distinguent les oiseaux de proie. Leur teint, selon lui, a la couleur du sang répandu; leur voix reproduit les sons rauques et gutturaux des bêtes féroces". Ces caractères sont transmissibles par contact ou hérédité : leurs femmes, leurs filles mêmes ont une "fraîcheur saignante qui éloigne les cocurs délicats". Celui qui se nourrit de chair ressemble aux animaux, et plus particulièrement à l'animal dont il fait sa nourriture habituelle. "Les peuples ichthyophages ont la peau truitée ou quelquefois d'un blanc mat, comme celle du ventre des poissons : on les prendrait volontiers pour des chiens de mer".

Le régime des herbes est l'antidote de tous les maux : "l'usage de la chair efface, chez les femmes surtout, le caractère primitivement céleste de la figure". "Les sucs de la viande carbonisent le sang et flétrissent les fleurs naturelles du visage. Avec le régime contraire, tout change, tout s'embellit : un sang plus rose circule sous la peau; les joues, fermes et arrondies, présentent la blancheur du riz avec le coloris de la pêche. La bouche prend des formes pareilles aux coupes les plus élégantes des fruits; toute la figure s'épanouit comme la plante dans ses jours d'allégresse".

La sincérité parfume une vision utopiste. Gleizes était un convaincu, il n'est pas de ces philosophes, de ces réformateurs en chambre qui rêvent d'un système social "pour les autres". il a entrevu la possibilité d'une paix universelle, d'un armistice entre les belligérants. Sa vision du monde est claire, pure et repose sur une vérité, qui, bien que difficile à réaliser, est consolante, elle repose sur la bonté oecuménique possible. Bien différent d'un

Jean-Jacques qui, sur le papier étalait de belles pensées sur la bonté sauvage et l'éducation; théologien d'un monde idyllique, dans le privé, il ne pratiquait pas, prêcheur de carême qui, la nuit tombée s'empiffre secrètement. Gleizes était un pur, montrant du doigt la blancheur ovine d'un homme réconcilié avec la création.

Il voulut lui-même être l'agnelet modèle; bon avec les gens qu'il employaient, époux modèle et affectueux, respectant jusqu'aux repas infects de Mme Gleizes, tendre avec son frère cheval et son frère âne, il se conduit dans la vie comme les héros de ses romans édifiants, c'est assez rare pour être signalé, et presque trop beau pour être cru à la lettre.

Au début de sa carrière littéraire, Charles Nodier rencontra au sein des "Méditateurs" ces deux créatures d'exception, Maurice Quai, chevalier de la Beauté pure, et Jean-Antoine Gleizes conquérant de l'homme nouveau, régénéré. Si on ajoute Ballanche à ces deux héros de l'art et de la pensée, on est en présence de la trinité idéale qui décide Nodier à croire au Rêve, possible, souhaitable, réalisable sur cette terre. Charles Nodier eut la chance de trouver au bord du chemin, dès sa jeunesse, des témoins de l'Idéal. Il prouva dans un verbe coloré, au fil des chroniques, des contes merveilleux, des nouvelles fantastiques que seules ces démarches audacieuses hors du commun sont capables de sonder le coeur et l'esprit humain. Il se détournera, méprisant des "réalistes" qui décrivent avec délices l'échec humain. Paraphrasant Pascal, il ne croira qu'aux témoins qui savent mourir pour leur foi.

